

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 41

Artikel: La malle-réclame
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187167>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tour pour New-York, Philadelphie ou Boston, et dépenses d'hôtel payées.

Mme V. Woodhull est douée de tous les dons que peut convoiter la femme qui, dans un état de société ordinaire, chercherait à se faire aimer. Elle est grande et belle, éloquente et intelligente, s'habille avec un goût exquis et captif, non seulement par le charme de sa beauté, mais aussi par celui de sa parole, tous ceux qui ont l'imprudence de l'écouter. Il est fort probable que ce manifeste n'aura d'autre résultat que d'exciter l'hilarité des deux côtés de l'Atlantique. Cependant, la récente nomination, par la République de Costa-Rica, d'un agent diplomatique du sexe féminin à Washington, dans la personne de Mme Béatrice, a donné l'éveil à toutes les femmes fortes de tous les pays. Mme Béatrice, Américaine de naissance, est jeune et belle ; elle parle plusieurs langues, sait tourner un discours sur tout sujet donné ; elle est, de plus, musicienne accomplie, chante à merveille et brode comme un ange. Telles sont les agréments que possède la nouvelle ambassadrice de Costa-Rica à Washington.

Aventure tragique de trois mouches, ou du danger du célibat.

Un de nos abonnés, prenant pour sujet un entrefilet publié dernièrement dans un journal français, en a tiré le petit récit suivant :

Il y avait une fois trois mouches qui s'aimaient beaucoup et qui n'auraient pu vivre les unes sans les autres.

Après un magnifique été passé à la campagne, nos trois inséparables s'apercevaient que la froide saison s'avancait, et remarquant avec peine que les bons déjeuners de sang vermeil, pris en bavardant sur la croupe luisante d'un cheval ou sur la grasse échine d'une vache, devenaient de plus en plus rares, nos trois inséparables, dis-je, se décidèrent à prendre leurs quartiers d'hiver.

Un beau matin donc, elles s'en furent vers la ville, où, d'après le dire d'une d'elles, une vie de noces et de festins les attendait.

Après une longue envolée pendant laquelle les conversations et projets n'avaient pas tarî, la ville présenta ses nombreux toits aux yeux ravis des voyageuses, et la perspective du bon repas qu'elles allaient faire, ranima leurs forces éprouvées.

L'enseigne d'un restaurant de fort bonne mine les ayant frappées, après court conciliabule, ce local fut choisi à l'unanimité pour le repas du matin. Le déjeûner venait de finir quand les trois mouches firent leur entrée, et l'aspect des reliefs abondants étalés sur les tables fit tressaillir d'aise leurs petits estomacs. Chacune d'elles fondit alors sur le mets de son choix. La première, qui aimait assez à se « griser », se mit à lamper avec avidité une goutte de vin rouge, répandu sur la table ; et la seconde, fille de parents simples mais honnêtes, entama bourgeoisement un morceau de jambon.

Quant à la troisième, dont la coquetterie innée avait déjà souvent excité les lazzis de ses compagnes, elle resta un moment au plafond pour faire un bout de toilette avant le repas. — Comme elle avait fini de se polir les ongles, et qu'elle s'apprétrait à se goberger d'une poire qui lui avait donné dans l'œil en entrant, un spectacle horrible fit

monter à son front de mouche une sueur glacée.

Ses deux compagnes, victimes de leur appétit, gisaient les pattes en l'air, se débattant dans les affreuses angoisses d'une agonie causée par l'empoisonnement.

Courir à elles et leur prodiguer les soins les plus assidus, fut pour cette mouche coquette, mais bonne, l'affaire d'une minute.... Rien n'y fit, le vin et le jambon accomplirent jusqu'au bout leurs sinistres ravages, et les pattes immobiles des deux infortunées apprirent bientôt à la malheureuse survivante que ses amies n'étaient plus. Alors, désespérée, elle résolut d'en finir avec cette vie de misère, et sans frisson, souriante, elle se précipita sur le papier mort-aux-mouches et but à même....

Puis, à côté de ses compagnes, elle attendit froidement la mort. — Mais la mort ne vint pas et à peine se sentit-elle légèrement indisposée !

Alors, dans sa jugeotte de mouche, elle conçut un grand mépris pour les hommes, se disant logiquement que, si leurs poisons n'amenaient pas la mort, leurs contre-poisons devaient sans doute la donner, et se jetant sur une goutte de lait, elle en but une bonne moitié. Une seconde après, elle tombait foudroyée à côté de ses compagnes.

Un peu plus tard, les garçons du restaurant voyant les trois petits cadavres et enchantés de cette hécatombe, rachetèrent du papier mort-aux-mouches !

Et maintenant, amis lecteurs célibataires, qui mangez au restaurant, pénétrez-vous bien de cette histoire lugubre, songez aux dangers que vous courez, dangers que pourrait vous éviter une bonne petite femme comme votre toute dévouée

MÉLANIE.

La malle-réclame.

Les Américains ont toujours été considérés comme possédant au plus haut degré le génie de la réclame. Ils utilisent, en effet, dans ce domaine les moyens les plus excentriques. Néanmoins, nous devons constater qu'on rencontre parfois, au sein de nos innocentes populations, des hommes exceptionnellement doués du truc mercantile. Un de nos grands industriels, que je m'abstiendrai de nommer, non satisfait des innombrables affiches, tableaux enlluminés et annonces dont il inonde non seulement notre pays, mais les cinq parties du monde, imagina, pendant l'été dernier, un genre de réclame qui doit certainement être sans précédent.

Remarquant un hôtel-pension fréquenté par de nombreux étrangers, notre fabricant y loue une chambre et s'y installe quelques jours, pour mieux se rendre compte du mouvement de la maison. Quand il eut dépensé là une somme rondelette, graissé la patte à tous les sommeliers et fait la connaissance du patron, il demanda à celui-ci l'autorisation de déposer une de ses malles dans le vestibule pendant six semaines, moyennant le paiement de dix francs par jour. Le marchand de côtelettes, surpris d'abord de cette étrange proposition, y réfléchit pendant quelques instants et finit par conclure qu'après tout cette malle équivaleait à un pensionnaire et au delà, puisqu'elle ne mangeait ni foin, ni avoine.

Les personnes logeant dans la maison, retrouvant

sans cesse sur leur passage cet objet importun, que les sommeliers avaient soin de remettre bien en vue chaque matin, finirent par murmurer; et l'on voyait à chaque instant un Allemand, un Français, un Anglais ou quelque autre étranger s'arrêter en fronçant le sourcil et se demander : « A qui diantre peut donc appartenir cette maudite caisse, contre laquelle j'ai failli maintes fois me rompre les jambes?... »

Et, penché sur le colis, il finissait par oublier, sa mauvaise humeur en lisant les nombreuses cartes de commerce et étiquettes qu'on avait eu soin de coller sur toutes ses faces, et qui vantaient, sous mille formes diverses, la qualité supérieure des produits de la fabrique ***.

Ces petites scènes se répétant chaque jour, la malle-réclame ne manquait jamais de fournir le prétexte d'amusantes plaisanteries dans les conversations du salon, du fumoir ou de la table d'hôte.

Le but de notre industriel était atteint.

On voïadzo ào paradis et la ligne.

L'incurâ dè Revirepantet, lo pére Maillet, étais tant bon, mà tant bon, que lè dzeins, qu'étiont prao crouïo, ne s'ein geinavont diéro, et coumeint ne bramâvè jamé, quiet que fassont, l'aviont fini pè ne perein allâ ni à confesse, ni à messe et pè sè passa dè religiön.

« Cein ne pão pas mé dourâ, sè peinsâ lo bravo incurâ, et faut tatsi dè lè ramenâ ào bon tsemin ! Assebin, quand l'eut bin ruminâ se n'afférè, fe derè on déçando per tot lo veladzo que l'avâi oquie d'imporient à derè que vouâitivè Revirepantet, et que faillai que ti, grands et petits sè trovéyont à l'église la demeindze.

« Ce bâyi que l'est ? desiront lè dzeins, et lo leindéman lè fennès que sont prao curès et lè z'homo prao fennets lâi furont ti, et quand l'incurâ ve quie tot lo veladzo rasseimblâ, lâo fe :

— Crâidè-mè, ne mè crâidè pas! mà hier à né, quand y'é étâ cutsi, que peinsâvo à vo et que cein mè fasâi tant mau bin dè cein que vo z'ai tant pou dè goût po sauva voutre n'âma dè la perdechon, ye mè desé : tot parâi voudré bin savâi cein que dévignont clliâo dè Revirepantet que son moo, et iô son lodzi per léd'amont. N'avé pas petout cein peinsâ, que mè cheinto eimpougni dein mon lhi et portâ frou sein savâi coumeint, kâ ni portès, ni fenétrès n'ont étâ àovertès. Tantiâ que mè su trovâ pe hiaut que lo tâi, à travai lè niolans ; y'é passâ découte louna, travaissâ lo pâys dâi z'étâlès, iô y'é vu duè comêtès ein construkchon, et mè su trovâ devant 'na granta porta tot ein or et ein ardzeint, avoué on enseigne iô y'avâi : *paradis!* Du que su quie, que mè su de, faut vâi s'enformâ dè mè dzeins, et y'é tapâ trâi coups à la porta.

— Quoui étès-vo, mè fâ onna voix ?

— L'incurâ dè Revirepantet, se repondro.

— Ah ! l'est vo, mon bravo Maillet, se mè fâ St-Pierro, ein âovresseint la portâ ; eintrâ et preni onna chaula.

Adon mè fâ chetâ et mè dit : quin bon nové ?

— Eh bin vouâiquie, se lâi dio, y'é on bocon couson po mè dzeins et vegné vairè quoi vo z'ai ein paradis !

St-Pierre preind on grand lâivro, asse grand què cé dè la fretéri, et sè met à folliatâ po trovâ la pâdze dè noutra coumouna.

— Coumeint dites-vo, se mè fâ, ein vereint lè folliets ? Re...re.... revire, revire, quiet dza : Revirecotillon ?

— Revirepentet ! Se lâi dio, kâ mè fasâi rirè avoué son Revirecotillon.

— Revirepantet ! vaitsé, pére Maillet, vouâiti ! Et lo folliet étais tot blianc !

— Eh ! te possiblo ! se fé, lâi arâi-te moian que n'iaussè nion ein paradis ?

— Vo vâidè, se mè dit, pas on âma.

Et coumeint vayâi que mè désolâvo, mè dit : Ne pliorâ pas; saront binsu ein purgatoire. Allâ lâi vairè ; vo faut preindrâ clliâ rieta à gautse, et quand vo z'arâi passâ on pont, vo n'âi qu'à tapâ à n'a granta porta dè fai qu'est découté.

La fin deçando que vint.

4

C'est une âme.

Quant elles furent sorties, on apporta le Porto, le Sherry, le Syracuse, sans oublier les liqueurs étrangères et nationales ; nous étions encore une douzaine d'hommes, mais la salle à manger me parut vide. On voulut me faire causer, je répondis par des monosyllabes ; on voulut me faire boire, je trempai mes lèvres, mais je ne bus point. Enfin le père de famille, prenant pitié de moi, me rendit la liberté en disant d'un ton un peu dédaigneux, que je n'étais bon que pour la compagnie des femmes.

Au salon, ce fut bien une autre affaire. Il était arrivé quelques jeunes gens, et parmi eux lord P... Il causait avec miss Jane quand j'entrai. Ce jeune homme, qui n'était pourtant pas mal et qui paraissait bien élevé, me déplaîtait souverainement. Cela se voyait clairement sur mon visage, sans doute, car miss Jane se leva aussitôt en rougissant.

Une des sœurs s'était mise au piano ; on valsa. Miss Jane vint à moi et, sans plus de façon, m'entraîna dans le tourbillon. Quelle ivresse ! Je sentais son cœur palpiter près du mien. Ce bal improvisé dura toute la nuit. Le lendemain matin, je reçus un petit mot de la jeune fille. Elle m'invitait à une fête de campagne que ces demoiselles avaient organisée. C'est ainsi que les choses se passent en Angleterre. En relisant pour la centième fois l'écriture couchée de miss Jane, je me demandai ce que tout cela allait devenir. J'étais amoureux, c'était clair, et la jeune fille ne paraissait pas le voir avec déplaisir. N'avais-je pas senti son bras frissonner sur le mien, sa main trembler dans la mienne ? Ne m'avait-elle pas donné licence de la voir chaque jour, pour la simple raison que j'y trouvais le bonheur ? Ne m'avait-elle pas présenté à sa famille comme l'élu de son cœur ? Tout cela me semblait si simple, si naturel et si concluant, que je me considérais déjà comme un fiancé.

La partie de campagne avait pour but Kiew et Hampton-Court. Ce sont lieux familiers pour les habitants de Londres. Les uns s'y rendirent par le chemin de fer, les autres en mail-coach avec cochers rouges et trompes de chasse. Nous trouvâmes tout préparé pour nous recevoir.

On ne se doute pas en France à quel point les Anglais et surtout les Anglaises aiment le plaisir et la gaité. Ce fut un assaut de folies et de rires pendant toute la journée. Quand le soir vint, nous dinâmes à Kiew dans une de ces vieilles auberges qui montrent leur façade bariolée sur la grande place verte de la commune. Au bout de cette place, il m'en souvient, un prédicateur en plein vent débitait un sermon et chantait des psaumes. Toute l'Angleterre du vieux temps revivait à mes yeux, un peu mêlangée au moderne.